

Conversation avec Serge Moscovici

JORGE CORREIA JESUINO

Instituto Superior de Ciências do Trabalho e da Empresa (ISCTE)

Il y a environ trois ans, fin 2009-début 2010, j'ai proposé à Serge Moscovici une conversation autour du thème de sa perception du monde actuel au sens large. Il s'agissait d'un côté de son regard sur les tendances à l'oeuvre dans un monde bouleversé par des crises successives, qu'il a pu vivre en direct, et dont 2008 est devenu une sorte d'aboutissement mais aussi, d'un autre côté, de l'interroger sur son expérience personnelle de l'âge de la sagesse, si jamais on peut s'exprimer comme ça. Serge Moscovici a accepté. L'entretien se déroula chez lui, je l'ai enregistré et, après transcription, il a revu le texte en y introduisant quelques précisions. Il m'a aussi permis de le publier si telle était mon intention. On connaît bien d'autres entretiens dont celui avec Ivana Marková qui a certainement contribué à mieux clarifier son oeuvre scientifique, ou les dialogues avec Pascal Dibie réunis dans un livre, sur son rôle pionnier dans le mouvement écologique en France. La présente conversation, certainement moins longue, est plus personnelle, plus centrée sur son vécu, sur sa vision du monde et, à certains égards, on pourrait y déceler une sorte de postface à sa *Chronique des Années Égarées*. À l'occasion de la onzième Conférence Internationale sur les Représentations Sociales qui s'est tenue à Évora, au Portugal, en juin 2012, j'ai suggéré à Serge Moscovici de revenir sur notre entretien et de l'inclure dans une publication réunissant les papiers qui y avaient été présentés. Il a réitéré son accord ce qui m'a beaucoup réjoui. Serge ne se répète jamais, il ajoute toujours du nouveau aux questions de toujours, un trait qui me semble bien évident au long de cet entretien.

Jesuino : Voilà comme première question: la perception que tu te fais du monde aujourd'hui, ta vision du monde. Parlerais-tu toujours d'un "admirable monde nouveau"? Qu'est-ce qui a changé pour le mieux, qu'est-ce qui a changé pour le pire? Qu'est-ce qu'on a gagné, qu'est-ce qu'on a perdu?

Moscovici : Ce qui a changé, je pense, c'est d'abord la façon dont nous regardons le changement et dont nous parlons du changement.

Jesuino : C'est-à-dire?

Moscovici : Oui, c'est une histoire darwinienne, et non pas une histoire marxiste, qui provoque ces mutations. Mais on peut aussi bien dire le contraire, en se basant, par exemple, sur la métaphore du climat. En fait c'est une idée qui a fleuri au XIX siècle, un siècle très déterministe. Je ne me souviens plus très bien si c'est Auguste Comte ou Darwin qui a été le premier mais je parie sur Auguste Comte qui mit l'accent sur le climat comme facteur déterminant du développement, idée reprise par les Anglais, et bien d'autres parmi lesquels Darwin, Taine, peut-être Tarde. On attribuait par exemple les révoltes populaires et l'agressivité des foules au réchauffement climatique. Donc parfois je me demande si cette théorie du climat aujourd'hui est une théorie psychosociale ou une théorie écologique. On comprend que c'est là une évolution qui ne connaît pas de crises, mais des variations cycliques. Si on veut aller aux extrêmes, on est en droit de se dire qu'un déterminisme géographique se substitue à notre bon déterminisme historique. Tu te souviens sans doute que depuis la chute de l'Union Soviétique on cherchait un "happy ending", la fin de l'histoire. Ce fut la quête du Graal du XX siècle. Peut être l'a-t-on trouvé ? Le rouge a été la couleur de nos "unhappy beginnings" et le vert devient la couleur du "happy ending". Excuse-moi ces associations d'idées libres.

Mais j'en viens à ta question. On peut en effet se demander pourquoi vouloir transformer, perfectionner notre histoire si elle tient. Lorsque j'étais plus jeune, dans les années 90, nous avions, j'avais, une vision, je dirais, plus historique. Ce qui changeait, ce qu'on attendait était la transformation de nous-mêmes, de la société. C'était même un processus historique portant sur l'innovation, le changement, etc. Cependant, aujourd'hui, j'ai l'impression que nous

avons plus une vision évolutive, je dirais même Comtienne, au sens de Auguste Comte, du changement, c'est-à-dire qu'il y a des trucs qui vont se transformer, qui se transforment dans un certain sens. Donc, on a introduit un peu le modèle du progrès, de l'évolution, si tu veux, le modèle Hégélien, Marxiste, etc. et aujourd'hui, c'est plutôt le modèle Comtien, je dirais même Saint-Simonien.

Jesuino : Donc, l'Histoire devient aléatoire avec des mutations imprévisibles.

Moscovici : Oui, avec l'Histoire, ce sont les forces qui transforment, qui sont contraires, etc. C'est-à-dire que l'évolution ne connaît pas de crises.

Jesuino : Hegel parlait de la ruse de la raison.

Moscovici : Oui, la ruse de la raison. Donc je pense que notre sentiment du changement a changé. C'est ça qui me frappe. Deuxièmement, toujours en rapport avec ça, ce qui a changé c'est le moteur ou le mode de changement. On ne parle plus en termes de grands acteurs, de nations, de classes, etc. Nous avons maintenant une vision assez instrumentale alors qu'on avait une vision plus philanthropique. Donc, je dirais que l'histoire auparavant était hyper-factuelle alors qu'aujourd'hui l'histoire est contre-factuelle, c'est-à-dire qu'on se pose la question: quel serait l'ordre de la société si les choses s'étaient passées autrement ? Par exemple, que serait le monde si Christophe Colomb n'avait pas découvert l'Amérique.

Jesuino : D'ailleurs, même dans notre discipline, la pensée contre-factuelle est à la mode. On ne parlait pas de ça il y a y une dizaine d'années.

Moscovici : Effectivement, ces choses sont reliées. Les réactions des gens sont parfois les mêmes quand je dis qu'il faut faire ceci ou qu'il faut faire cela. Je me dis, « il y a maintenant la crise » et, même à des gens d'extrême gauche, parfois quand je dis, « on doit le faire », on me répond, « mais qui doit le faire ? » Il n'y a personne, c'est-à-dire la machine devrait tenir, on doit avoir des idées sur comment la perfectionner ou s'il y a des gens qui pourront le faire. Mais pourquoi la perfectionner si elle tient...

Jesuino : Ça me rappelle l'adage en anglais, et pour cause, "if it ain't broke, don't fix it".

Moscovici : Disons c'est le Dieu in- ou ex-machina mais est-ce que nous savons si on va réellement changer? Est-ce que c'est pour le mieux ou pour le pire? Je ne sais pas quelle serait la réponse la plus juste. Tout le monde suppose que c'est pour le mieux. Hegel avait raison de dire qu'on n'apprend pas beaucoup de nos expériences historiques. Mais on s'en souvient. Et mon souvenir est celui de la menace des Apocalypses en même temps que de la promesse du paradis. C'est la raison pour laquelle il n'est pas difficile de croire aux prévisions à long terme et je dirais, comme Keynes, à long terme, on est tous morts. Regarde la crise économique. Elle apparaît à beaucoup de gens comme un accident ou un phénomène anormal. Alors qu'elle est un phénomène inhérent au marché. Et il ne faut pas surévaluer les connaissances économiques sur les problèmes de la crise et ses solutions. C'est ça qui me frappe d'abord, l'idée de comment est-ce qu'on va changer.

Jesuino : On a un certain espoir de la résoudre...

Moscovici : On résout un problème mais non pas un mystère. C'est Chomsky qui écrivait dans un de ses derniers livres qu'il y a des problèmes dont on espère avoir les moyens cognitifs de résoudre et des mystères qui débordent ses moyens. Nous avons le sentiment de pouvoir résoudre des mystères parce que nous sommes une espèce qui sait attendre et veut espérer. Dans le livre sur l'Intranquillité, Pessoa écrivait ceci:

Si les hommes savaient méditer sur le mystère de la vie, s'ils savaient ressentir les mille complexités qui guettent l'âme, à chaque pas dans toute l'action – ils n'agiraient jamais, ils n'oseraient pas même vivre. Ils se tueraient plutôt de peur, comme les gens qui se suicident pour ne pas être guillotins le lendemain. (Le Livre de l'Intranquillité, Texte 188)

Pessoa a été non seulement un grand poète, mais aussi un grand penseur politique. Les crises de son temps l'ont profondément blessé et ses écrits en sont les cicatrices. Il était sans doute réactionnaire, mais ceci ne l'a pas empêché de voir son monde, notre monde, en face ni de trouver les mots justes, précis, pour nous dire la vérité ou sa vérité, peu importe.

Jesuino : Il y a quand même un espoir de résoudre la crise...

Moscovici : Nous avons toujours ce sentiment d'espoir. Ce n'est pas quelque chose que l'on pense, c'est une chose que l'on vit, parce que chacun a besoin d'y croire pour vivre. C'est un héritage du judaïsme et du christianisme. Nous ne voulons pas nous dire, comme les Grecs, qu'il aurait mieux valu ne pas naître. Mais tout ceci, qui remonte à l'expérience de la guerre, ne m'empêche pas d'attendre et d'espérer, même à mon âge, ni de reconnaître que les choses ont réellement changé pour le mieux, que les gens vivent mieux depuis la guerre.

Jesuino : On vit plus longtemps...

Moscovici : Mais pas nécessairement plus heureux. Je ne parle pas de bonheur. Ça, c'est un autre problème. Je ne sais pas si le fait de pouvoir vivre plus longtemps n'est pas une question à double tranchant. Mais je pense que... est-ce que le mieux est vraiment le mieux? Je n'en suis pas sûr.

Jesuino : Il y a dans l'actualité quelque chose qui te choque?

Moscovici : Oui, je me demande, je me pose souvent des questions mais ça ne me fait pas nécessairement peur. Par exemple, je pense à l'hygiénisme, au malthusianisme dans le contexte de la baisse de la natalité, et ce, pour deux raisons: d'abord parce qu'elle a lieu dans des pays qui ont certaines religions qui auraient dû empêcher tout cela ; d'autre part, je me dis que ça vient d'un désamour pour la vie. Je pense que si je faisais une analyse plus factuelle, il y aurait d'autres choses à introduire, tels que les rapports homme-femmes... Ce malthusianisme, c'est quand même une peur.

Jesuino : Ou peut-être un certain égoïsme.

Moscovici : Ça peut introduire un racisme à deux vitesses. Ce n'est pas un problème d'égoïsme, c'est une sorte de sentiment qui vient de loin, du temps où je vivais dans une société où les enfants étaient considérés comme une richesse et le fait de ne pas en avoir, une malédiction. Je me souviens qu'au moment où est née l'écologie, je discutais beaucoup avec des amis de l'hypothèse du Club de Rome qui associait la dépopulation de la planète au développement écologique. Et je me souviens avoir écrit qu'au contraire, c'est la richesse qui

diminue la natalité. Peut-être que la dénatalité que nous connaissons est une conséquence de l'enrichissement de nos sociétés. Mais toute solution à un problème ancien crée un problème nouveau. De toute évidence, il s'agit ici de celui de la mémoire. Qui se souviendra de nous, de notre temps? Comment notre génération, notre culture se transmettra-t-elle d'une génération à l'autre? Que restera-t-il de la mémoire collective interne, vivante, charnelle? On pourrait parler du symptôme de la transmission anonyme dont le signe le plus évident est la muséification de l'histoire, d'une mémoire collective externe. Regarde l'épidémie de musées et de lieux de mémoire que l'on observe dans les villages, les villes et partout dans le monde. La muséification du temps social est un phénomène des plus stupéfiants. On ne transmet plus, 'ça' se transmet.

Jesuino : Serait-ce un avatar de l'individualisme?

Moscovici : Oui, il y a aussi de l'individualisme. Mais je pense plutôt à la Einsteinisation de la culture. Si la culture est transmission, alors nous transmettons tout à la vitesse de la lumière - l'argent, les messages et ainsi de suite.

Jesuino : Ça me rappelle les réflexions de Virilio... Est-ce que cette accélération te préoccupe? Cette sensation de "hubris", de démesure? Une certaine fuite en avant? Le système devenant décentré ou même a-centré?

Moscovici : Peut-être. Mais je formulerais le problème de manière différente. Les physiciens et, je crois, les astronomes parlent de "breaking of symmetry" et j'ai utilisé cette notion dans mes travaux au sujet du phénomène de polarisation de groupe avec le mathématicien Serge Galan. On pourrait dire que tant que les interactions sociales sont faibles, on est dans une situation d'équilibre ou de symétrie, mais dès que des individus interagissent, dès que les interactions deviennent fortes, on observe une brisure de symétrie, donc de l'asymétrie. Il y a de nombreux d'exemples d'asymétrie: le cerveau gauche et le cerveau droit, des gènes qui ne sont pas symétriques et ainsi de suite. Un tel système dissymétrique atteint mathématiquement un autre point de symétrie, qu'on appelle un point critique. Une fois ce point critique atteint, il est difficile de savoir ce qui se passe, de prévoir ce qui se va passer.

Jesuino : Tu parlais de crise. Cette crise était prévue depuis une dizaine d'années et tout le monde le savait: les politiciens, les économistes, etc. Toutefois, ils n'ont rien fait. Je ne dirais pas qu'ils étaient mal intentionnés; je dirais plutôt qu'ils ne pouvaient rien faire, dû au caractère systémique de la situation.

Moscovici : De toute façon, ils devaient éviter de précipiter les choses. Le système financier, avec ses possibilités techniques, crée actuellement des véhicules de bourse que la plupart des gens ne comprennent pas.

Jesuino : Des véhicules trop abstraits ?

Moscovici : Je me rappelle de quelqu'un, un expert sur les mécanismes de la Bourse, me disant: « Moi je n'achète pas parce que je ne comprends pas. » On est dans un système qu'on ne comprend pas. En fait, la notion de crise n'est pas cruciale. D'un point de vue purement économique, nous ne sommes pas dans une vraie crise. Pense, par exemple, aux grandes crises du passé telles que la Dépression de 1929. Bon ça, c'était une crise. Celle que nous traversons n'est pas une crise.

Jesuino : Je voudrais te poser la question véhiculée par Luhmann. Il dit que le monde devient de plus en plus improbable. Même s'il n'avait qu'un peu raison, ça serait très préoccupant.

Moscovici : On présuppose qu'on sait, mais dans ce système humain, je ne sais pas... Quand je pense que moi-même j'ai traversé deux ou trois mondes... Je pense qu'il y a des différents mondes...

Jesuino : Je crois que tu n'es pas d'accord avec Luhmann car tu donnes toujours plus d'importance à l'acteur qu'au système.

Moscovici : Je pense que s'il n'y a pas d'acteur, il n'y a rien.

Jesuino : Le concept des minorités actives est un concept central dans ta vision du monde et dans ta recherche.

Moscovici : Je ne dis pas que seul l'acteur fait la pièce mais...

Jesuino : Il peut se tromper, il peut s'égarer...

Moscovici : Mais je crois que notre façon de penser... Je dirais qu'il y a des problèmes de théologie. Pas dans le sens « est-ce que Dieu existe ou n'existe pas » mais, on pourrait dire, est-ce que l'homme existe ou n'existe pas, et qu'est-ce que c'est l'homme qui existe.

Il y aussi une contradiction dans notre époque à l'égard du passé. D'un côté, on nie la tradition ; on s'efforce de l'anéantir. Mais de l'autre côté, on observe cette tendance à multiplier les musées, un avatar de la conservation de ce même passé. On a également cette idée que l'histoire peut se refaire – c'est ça le contre-factuel. Les gens vivaient dans l'idée qu'ils avaient une tradition. Ils vivaient dans cette idée de continuité, mais nous ne vivons pas dans cette perspective-là ; nous sommes un peu dans une vision machinale, automate.

Jesuino : Tu es désenchanté...

Moscovici : Non, je ne suis pas désenchanté. Tu peux avoir une vision dramatique sans être désenchanté.

Jesuino : Parlons de la nouvelle génération. Est-ce que tu la trouves préoccupée par le futur? Ou, au contraire, trop axée sur le présent? Trop hédoniste?

Moscovici : Je ne pense pas. Cependant, c'est un monde qui ne réfléchit pas assez, qui ne se remet pas en question.

Jesuino : Ils se laissent aller ?

Moscovici : Non, ils vivent une vie plus ordonnée, plus prédictive, ils ne se laissent pas aller. Mais qu'est-ce qu'on a gagné?

Jesuino : Aujourd'hui on parle beaucoup de confiance. Est-ce que tu penses que c'est vraiment quelque chose de très précieux? Et est-ce que cette confiance est en train de disparaître ?

Moscovici : La confiance est quelque chose de très précieux, oui, mais le défi concerne plutôt comment la faire vivre. Moi, ce qui me préoccupe est cette hantise de l'avenir. Il faut quand même dire que nous avons connu beaucoup de mondes, dans le sens qu'on a vécu des choses historiques très importantes.

Jesuino : Cette hantise de l'avenir se manifeste dans le secteur de l'emploi. Il devient précaire et les gens sont donc invités à adopter des comportements plus individualistes et à gérer leur propre vie sans les garanties que l'on avait auparavant.

Moscovici : C'est un problème effectivement cruel mais, si je le compare avec le monde que j'ai connu il y a très longtemps, je dirais que c'était un monde où il n'y avait pas non plus de parachutes, dorés ou pas dorés. Je crois que, pour des raisons inconnues, on pense toujours que c'était mieux avant, par exemple, comme quand les femmes disent qu'autrefois les femmes ne travaillaient pas et maintenant elles travaillent. En fait, c'est extraordinaire de dire ça parce que 90% de la population était paysanne et, à la campagne, les femmes travaillaient comme des bêtes, tout comme les vieux. Je me souviens, une fois dans les années 70, je suis descendu dans l'Algarve [au sud du Portugal] et, dans une maison, il y avait quelqu'un de 80 ou 85 ans qui travaillait encore. Les gens travaillaient, même les bourgeois. Dans les romans de Balzac, les gens travaillaient. Le monde était très précaire; on mourrait de faim. De plus, il y avait la tuberculose et la syphilis. Quand j'étais jeune, il n'y avait pas encore le SIDA.

Ce qui m'amène à dire que nous jetons un regard erroné sur le passé. Il n'y avait peut-être pas toute cette incertitude mais ça ne veut pas dire pour autant que tout était simple et sûr. L'incertitude d'aujourd'hui vient du fait que l'on dit aux gens que certaines actions peuvent résulter en plus de certitude. Par exemple, on dit que les études vont amener un certain style de vie, vont conduire à un métier précis. Les business schools sont partout, mais le monde économique n'est pas un monde stable ; il ne l'a jamais été, ni le monde en général d'ailleurs.

Jesuino : Il se peut que cette hantise, cette obsession de l'avenir résulte du fait que tout soit devenu plus imprévisible et que les gens aient besoin de stabilité.

Moscovici : Bon, il y a des années de sécheresse, de vaches maigres et après viennent les vaches grasses. J'étais une fois à Louvain pour y donner des cours et j'ai rencontré un psychiatre qui voulait me convaincre, et il m'a convaincu, que tout ce qui est vivant est cyclique. C'est un peu vrai : en fait, le monde ne fait que tourner. Mais l'histoire est plutôt de l'histoire cosmologique.

Jesuino : C'est l'éternel retour...

Moscovici : Non, je ne parlerais pas d'éternel retour mais j'utiliserais plutôt la métaphore de Pascal au sujet de l'agression et de la régression.

C'est difficile de vivre comme ça. Ce monde-là nous pose une question: est-ce que nous transmettons encore quelque chose? Parce que ce sont les choses qui sont transmises qui comptent.

J'ai fait une recherche sur les représentations sociales au sujet du passé et sur ce modèle de catastrophe, et j'ai été surpris d'observer que personne ne mentionnait la syphilis qui est arrivée en Italie au XVI siècle. C'est avec la syphilis que sont venus les médicaments et les antibiotiques. Et puis, en réfléchissant, je me suis rendu compte que malgré la syphilis, l'Europe a connu durant cette même période son époque la plus brillante, même au niveau de la démographie. Tu vois ce que je veux dire ? Il faut regarder le monde attentivement. Je ne suis pas un optimiste mais, si on essaie de comprendre de manière intelligente, on peut trouver une sagesse de vie, de culture, une façon de réfléchir.

Jesuino : Justement...

Moscovici : Qu'est ce qu'on dit aujourd'hui à propos de l'Université? L'Université est un lieu professionnel: on va y étudier pour avoir un job. Mais l'Université ne peut pas faire ça.

Elle a créé des jobs de psychologues, par exemple. Il y a 40, 50 ans, il n'y en avait pas. Ni comme les jobs en informatique, en sociologie, les études de marché... Il n'y avait rien de tout ça et maintenant, il y en a partout.

Moi, je pense que l'Université est un lieu de transmission, tout comme l'école en général. Cela a toujours été le cas et on peut donc dire que c'est sa fonctionnalité. On y transmet des savoirs, des façons de sentir.

Jesuino : Sur le même thème, j'aimerais te demander quel est le rapport que tu établis entre la science et la technologie. Nous avons la science et les applications, et maintenant ?

Moscovici : Je me suis occupé de ça dans mon essai sur *l'Histoire Naturelle de la Nature*. Mais je crains que le problème ne dépasse les rapports entre la science et la technique. Ou, en fait, peut-on parler science et de technique? Les deux sont reliés. Je ne pense pas qu'on connaisse la causalité, l'explication, mais c'est la pensée magique qui connaît la cause du tout. A la fin, par observation, je pense que nous avons droit à un fondamentalisme technocratique qui est très répandu et qui a dépassé la limite du rationnel que ce soit au niveau de l'État ou des entreprises. On est allés très loin, on est maintenant dans une "cage d'acier" et, en fait, l'activité scientifique, tout comme l'activité technique, a beaucoup moins d'autonomie qu'il y a 50 ans.

Jesuino : La technoscience...

Moscovici : Oui, je ne pense pas que ce soit l'épistémologie qui soit en cause mais le fait qu'après un certain temps tout, même la religion, rentre dans une sorte de système institutionnel. Regarde ce qui s'est passé avec l'Église romaine. Ce n'est pas le christianisme qui a été romanisé mais c'est Rome qui s'est imposée. Je pense donc que la science et la technologie sont dans cette cage d'acier. C'est à la fois la façon de faire, les questions qu'on se pose, les institutions dans lesquelles ça se passe et, donc, c'est un problème qui n'est pas purement épistémologique.

Jesuino : Alors ça serait quoi?

Moscovici : Les sciences ne sont pas des ectoplasmes, bien sûr. Elles ont une certaine dynamique, une autonomie propre et on peut se demander quelle est leur forme dominante, leur forme caractéristique à un moment donné. J'en reviens donc au problème de l'écologie: sur le plan écologique, tout le problème du climat se centre sur une chose qui, à mon avis, n'est pas facile, ne peut pas être facilement maîtriser mais c'est un problème qui, en quelque part est organisable, administrable. Doit-on parler ici de technique ou de l'évolution de la science?

Par exemple, prenons un cas trivial, le cas du problème de la publication, un problème pour beaucoup de gens. On pense qu'on peut évaluer la science à partir des publications et donc, la qualité d'un chercheur à partir des publications. Je ne dis pas que ça n'a pas d'importance, qu'il n'y a pas de rapport mais il y a une corrélation floue. Tu as donc ce problème de « l'impact factor ». Mais, je préfère ne pas en discuter car c'est quand même un instrument de mesure de ce qui ne peut pas être mesurer parce qu'en fait le fait d'être publié ne définit ni la qualité des découvertes ni ce que la scholastique cherchait à faire.

Jesuino : Des effets pervers...

Moscovici : Non, ce ne sont pas des effets pervers. C'est le même type de pensée, d'action, d'organisation qui encourage les gens à dire que la nature c'est le climat. Enfin, je crois que c'est ça.

Jesuino : Tu dirais que « la nature est le climat » est une représentation scientifique?

Moscovici : Non, je ne pense pas, c'est une représentation sociale. Ça n'est pas décidé en dehors de ça. La décision s'inscrit là-dedans.

Jesuino : Passons à un plan plus personnel. Disons que tu regardes ta vie comme une trajectoire, une ligne avec des oscillations, des hauts et des bas. Est-ce-que la notion grecque de « achmé » a un sens pour toi?

Moscovici : Oui, vers soixante ans.

Jesuino : Et pourquoi?

Moscovici : Ma vie professionnelle, intellectuelle a été déterminé par deux ou trois rencontres exceptionnelles: celle de Lagache et celle de Koyré. Ils ont été mes maîtres et j'oserais dire mes Pères. Oui, mes Pères car ils m'ont aidé à un moment où je n'avais rien et ne connaissais personne. C'est aussi pour le fait qu'après mon doctorat d'État j'aurais pu occuper une chaire de psychologie sociale à la Sorbonne. Elle m'avait été proposée par Fraisse. Mais j'ai préféré aller à l'École des Hautes Études qui était alors in "statu nascenti" à côté, sinon en dehors de l'Université. J'ai commencé alors une vie professionnelle très intense, très occupée en tant que membre du Transnational Committee on Social Psychology, Président de l'European Association et, à partir de 1968, j'ai fait beaucoup, beaucoup d'enseignement. À cause du mois de mai 1968, j'ai commencé à enseigner la psychologie sociale à Genève et à l'École Polytechnique. J'ai travaillé à la création du mouvement écologique et donc, j'ai fait, comme on dit, de la politique. J'ai participé à des élections, appris à faire des campagnes électorales et des choses de ce genre. A Paris, j'avais une équipe formidable. Nous avons créé un laboratoire de psychologie sociale, puis le Laboratoire Européen de Psychologie Sociale.

Tu connais aussi mon implication dans le courant des représentations sociales. Mais je ne vais pas te raconter mon "curriculum vitae". J'aurais pu continuer mon enseignement à l'École car on a le droit de le faire après sa retraite. Mais je suis sorti dans les années 80. Je me consacre depuis à la recherche, aux relations avec d'autres chercheurs et auteurs. Je n'avais plus d'autres obligations de thèse, d'administration, ce qui m'a permis de découvrir l'Amérique Latine, dont il est difficile de parler sans devenir sentimental.

Jesuino : De toute façon tu ne t'es jamais arrêté ?

Moscovici : Pas mal par rapport à cette époque-là mais ça a changé un peu le rythme de ma vie à ce moment-là. Je n'ai jamais arrêté de travailler mais toute ma vie a été remplie d'incertitude – la guerre, l'enfance. Ce n'est pas habituel.

Jesuino : Et côté famille? Le fait que tu aies eu des fils qui ont du prestige.

Moscovici : C'est leur mérite. Je pense de temps en temps à ça et je me demande quelle a été ma part là-dedans. Et je suis très content.

Jesuino : Tu les a accompagnés?

Moscovici : Oui, je n'ai pas eu de grandes difficultés.

Jesuino : Ils n'ont jamais été problématiques?

Moscovici : Tout le monde est problématique, mais je n'ai pas eu de problèmes très difficiles, très insolubles. Je pense que les problèmes avec des enfants sont parfois des culs-de-sac. Je n'ai jamais eu de tels culs-de- sacs.

Jesuino : Et la joie d'avoir des petits-fils?

Moscovici : Je les admire. De toute façon, dès que je me suis marié, j'ai pensé qu'il faudrait avoir des enfants.

Jesuino : Est-ce-que tu as des projets que tu veux toujours accomplir ?

Moscovici : Oui, j'en ai. En ce moment, je m'intéresse à un problème qui m'est familier, non pas tant celui du racisme ou de la discrimination que celui de la persécution. Je travaille depuis quelques années avec Juan Perez sur les gitans et nous avons même fait une étude internationale au Laboratoire Européen de Psychologie Sociale.

C'est une sorte de retour à l'enfance parce que je les ai connus à la campagne, en Roumanie, où mon père s'occupait des céréales. Les lectures que j'ai faites en psychologie sociale, en anthropologie, etc. m'ont permis de mieux comprendre des relations, des comportements que je connaissais déjà et de me demander si on peut trouver une solution au racisme. Peut-on trouver une solution à ce nouveau problème de la société contemporaine ?

Oui, c'est un nouveau problème car nos sociétés sont les premières à être fondées sur les croyances laïques des droits de l'homme et elles le stipulent formellement. Je ne considère pas le racisme comme un préjugé, mais comme un système de croyances ou de représentations sociales. Et là, il y a un conflit de croyances dans un monde qui tente de faire prévaloir un système opposé de croyance, une représentation de la société. Donc, il s'agit d'un conflit éthico-politique qui concerne la persécution d'une minorité par la majorité. Et nous savons ce qu'est une société de persécuteurs grâce aux études des historiens sur le Moyen Âge.

Quand je suis d'humeur pessimiste, je compare le racisme à la paranoïa, qui est une psychose, ou je le compare à une névrose qui accompagnerait nos conflits sociaux courants. C'est la raison pour laquelle je me demande si la recherche dans ce domaine va assez loin, si elle tient bien compte du caractère historique de ces groupes et ainsi de suite, de comment envisager l'issue de ce conflit, etc. Il peut y avoir d'autres issues que l'assimilation qui est à l'arrière-plan de nombreuses théories. Elle n'a pas marché avec les gitans, ni même avec d'autres groupes ethniques, tels que les Catalans et les Basques en Espagne, les Flamands en Belgique, dont on pensait qu'ils allaient fusionner avec les Wallons dans une seule nation. J'ai travaillé sur cet aspect éthico-historique et j'ai même écrit un papier pour une Conférence à Brasilia, mais je n'ai pas osé le présenter.

J'ai travaillé en parallèle sur le concept de la victime, comme un nouveau type social. Avec Juan Perez, nous avons fait des expériences sur les minorités victimaires. Ce qui m'a souvent inspiré au cours de mes recherches, et que je considère comme un modèle, c'est le livre sur la *Folie et Représentations Sociales* de Denise Jodelet. Si tu remplaces les fous qui habitent dans une petite ville 'normale' par des gitans, des juifs, etc. tu vois à peu près les mêmes processus de persécutions, de damnations, conçus ensemble et de manière plus dynamique que dans la plupart des études qui sont publiées.

Jesuino : Aux USA on parle de melting pot. Pourquoi est-ce différent?

Moscovici : La première fois où j'ai touché à ce problème de persécutions, c'est quand j'ai rencontré Poliakov. Il avait écrit un livre sur la causalité diabolique, inspiré par Lévy-Bruhl

pour expliquer le grand tout. Je ne me rappelle plus quelle était son intuition. Elle concernait en tout cas les relations entre l'homme et l'animal et j'avais préparé un papier pour le colloque "Homme et Bêtes" qu'il avait organisé à cette époque. On ne peut pas changer tellement les bêtes en hommes, ni vice versa, mais le mélange des espèces était une intuition intéressante!

Jesuino : On dirait que tu regrettes cet espèce d'ontologie difficile à surmonter. Une sorte de schismogénèse pour rappeler le mot de Bateson...

Moscovici : J'ai rencontré Bateson une fois dans une conférence à Paris sur la construction sociale du réel. Il me faut t'avouer que je n'ai pas très bien compris sa théorie de la schismogénèse, mais celle du double bind est géniale.

Jesuino : Et maintenant nous avons les vieux aussi, n'est-ce pas? Quelqu'un disait que s'ils sont des saints ou des scientifiques, on les tolère. Je me rappelle que tu m'as dit que c'est un exemple de racisme.

Moscovici : Je n'ai rien à dire à ceux qui croient à la lutte des jeunes contre les vieux. Les générations se font la guerre en assumant que les vieux ont profité d'une époque d'abondance et de plein emploi alors que les jeunes connaîtront une époque de rareté et de chômage. Dès l'instant où la guerre est déclarée en ces termes, il n'y a plus de place pour un accord. Dans les sociétés exotiques, on met les vieux sur un cocotier en attendant leur fin. On en fait une classe d'anachorètes sociaux qui doivent être pris en charge par des associations caritatives. La thanatologie scientifique et les médecins de pointe les considèrent comme des organismes fatigués, sans espérance de vie, mais des organismes auxquels on reconnaît encore une capacité d'organes sur le marché de la santé. L'éthique nouvelle impose une moralité plus près du corps médical, sans calcul ni intérêts, et considère anémique que ces « fins de vie » puissent arriver à une décision de leur propre chef. L'homme qui, hier, se considérerait comme un père ou une mère, membre d'une famille, d'une communauté professionnelle ou religieuse pour son bonheur ou celui des autres, se trouve en disgrâce ou pris dans la prison d'une classe ou une catégorie: les vieux. Même s'il continue à vivre et à travailler comme les autres, ça ne change rien. Aucun gouvernement ou société n'a le courage de poser aux vieux

les questions de l'éthique thanatologique, en particulier dans le contexte de l'essor de la famille recombinaée.

Dans mon livre *La Société contre Nature*, je prévoyais l'évolution d'une famille de filiation à une famille d'affiliation', à la fin de la guerre de sexes. C'est une notion qui a rallié les sympathies de nombreuses militantes du mouvement féministe. Sans doute l'idée de famille recombinaée semble plus scientifique et plus rationnel dans une culture comme la nôtre qui n'aime le social ou l'affectif que sur la toile.

Le racisme envers les vieux? On en a pris l'habitude, c'est comme le shit ou la cocaïne, on ne peut pas s'en passer. Maintenant que certaines formes de racisme sont en train de disparaître, on en recherche des nouvelles pour nourrir la rapacité, la crainte, l'égoïsme. Ce sont les nouveaux racismes qui, dans une société sans croyances fortes ni principes impératifs, ne rencontrent pas de barrières anciennes bien établies. Il n'y a plus de théologiens qui débattent sur des questions à savoir si les Indiens sont des hommes, ni des Pascals pour se demander pourquoi les juifs n'ont pas encore disparu. En fait, les juifs sont les seuls témoins, les seuls bons témoins des miracles du Christ, tout comme les gitans sont les témoins des persécutions de notre continent depuis six siècles. Leur origine est un mystère tout comme leur résistance aux persécutions. Et de même que les juifs des grandes époques ont résisté aux conversions, les gitans ont résisté aux sédentarisations forcées, même si la plupart ne sont pas des nomades.

Quoiqu'il en soit, avec le temps, les questions changent. Autrefois on se posait la question pourquoi l'antisémitisme. James Joyce avait bien raison de dire que, depuis Hitler, on doit se demander pourquoi l'antisémitisme est le préjugé le plus facile à prouver. Quand j'ai lu cette question j'ai ajouté dans mon carnet : « on commence par les juifs mais on ne finit pas par eux ». En fait, nous savons davantage, nous savons bien mieux que cela ... Nous savons que plus nous voulons gagner plus nous sommes prêts à tout perdre. Et dans cet immense effort de l'Allemagne pour unifier le peuple, fixer son territoire, on ne pouvait pas ne pas s'appuyer sur le préjugé le plus facile à prouver aux masses. Dans l'état présent des choses, ça serait une erreur de s'appuyer sur le préjugé trop facile à prouver de l'âge. Il y aura bien un moment d'impatience, de ferveur où l'on prendra conscience qu'une société qui ne peut pas regarder

ses parents dans les yeux aux moments des adieux, est une société qui ne voit pas, qui ne sait pas voir.

Jesuino : Une dernière question. J'ai trouvé chez Deleuze une phrase un peu énigmatique: "la vieillesse est un désir... même la mort" et aussi, "il faut mourir vite". Est-ce que ça te dit quelque chose?

Moscovici : La seule chose que je sais de la mort, c'est la solitude. La solitude absolue de l'instant. La seule chose que la biologie nous enseigne est que la mort est inhérente à la vie. Deleuze n'a pas tort, mais le désir de la mort est plus sexuel, plus intense quand on est jeune, à l'âge des "petites morts". Mais je crois au désir d'une belle mort. Le sentiment d'attente et d'espoir ne disparaît jamais. Je me souviens de la mort d'une amie il y a quatre ou cinq ans. J'allais la voir et lui parlais chaque fois de Spinoza, de son principe de persévérance de la vie, de la tristesse et de la joie, et elle ne cessait de penser, de me demander des éclaircissements. Jusqu'à la fin, où elle a cessé de respirer, je la regardais en attendant je ne sais quoi. Ce qui est injuste c'est de mourir seul, sans personne. Le signe de notre civilisation, c'est que la plupart des gens meurent seuls, à l'hôpital, sans entendre aucune voix familière, aimante, ni faire ses adieux.

Durkheim aurait dit que c'est une mort profane, moi je dirais que c'est une profanation de la mort. Ce qui nous paralyse, c'est le symbole de la rupture sociale qui s'exprime ainsi, une fuite de l'homme et de la femme qui ne sont pas capables d'affronter plus longtemps leur angoisse devant la solitude de la mort avant que celle-ci ne devienne leur sienne propre. La peur, une peur sans nom et immaîtrisable devant la naissance comme devant la mort, s'est propagée, se propage parmi nous. Ce n'est pas la religion qui peut l'apaiser dans notre culture, ni les mythes de substitution que les individus bricolent sur la toile et qui circulent à la vitesse de la lumière. Ce sont là ni des pensées critiques ni des plaintes, juste des questions sans réponses que seules les sociétés peuvent donner, inventer. Contre le règne de l'abstraction (ou de la bonne conscience scientifique), c'est une envie de réalité, une faim de dialogues qui s'exprime ainsi. Je t'accuse de l'avoir provoquée!

Il y a quelque chose de profond là-dedans. Moi, j'ai l'impression que parce qu'on parle de stigmatisation, il y a une biologisation, un néo-eugénisme. Je pense aussi que donner au médecin le droit de ne pas te sauver, grâce à ce mouvement croissant de médicalisation, est un problème éthique énorme.

Oui, la vieillesse est peut-être un désir dans cette société, une sorte de désir de paix peut-être, de sortir du labyrinthe social, du monde de l'interrogation. Oui, un désir de paix.

Jesuino : Un désir de paix, de boucler la boucle... de faire les comptes.

Moscovici : Oui, de dresser le bilan.

Jesuino : Un désir ambigu...

Moscovici : En ce qui concerne le discours sur la vieillesse, en fait, il y a deux facettes: il y a le discours du triomphe de la science et de l'allongement de la durée de la vie; le deuxième porte sur le fardeau représenté par les vieux, un discours qui peut encourager à mettre les vieux sur le cocotier, à l'eugénisme... Enfin, le désir de ma mort, de l'eugénisme, c'est la même chose. La biologie, la maladie, tout ça, les deux discours vont ensemble.

Jesuino : Ça, ces deux discours sur la vieillesse, je les ai trouvés systématiquement à travers toute l'histoire de l'Occident.

Moscovici : C'est comme les gitans...

Jesuino : Oui, je lisais aussi chez Lobo Antunes, un écrivain Portugais maintenant malade, que "même la mort perd de l'enthousiasme (genica) avec l'âge".

Moscovici : Alors, est-ce qu'il y a un désir de mort ?

Jesuino : Oui, et si la mort est quelque chose de romantique, de dramatique, tout le monde aspire à mourir soudainement.

Moscovici : La mort est une fin d'une façon ou d'une autre.

Jesuino : Cette lenteur de la mort...

Moscovici : Je pense à un écrivain, un historien, quelqu'un de chez nous à l'École, qui a écrit sur les lettres de fin de vie, sur les gens qui écrivent toute leur philosophie à la fin de leur vie. Dans la religion chrétienne, le rituel jouait un rôle important mais, dans la religion juive, il n'y a pas de paradis ni d'enfer. Alors, dans la prière qu'on dit pour les morts, ils sont pardonnés pour leur absence de la communauté.

Personne ne s'occupe de ceux qui meurent. La mort est maintenant comme un suicide. Festinger a décidé de rester chez lui...

Jesuino : Est-ce qu'il y a une relation quelconque entre mourir dans son lit et cette obsession des Grecs d'ensevelir les cadavres?

Moscovici : De toute façon, pour les Grecs, les morts n'étaient pas morts puisqu'ils leur laissaient de la nourriture, etc. De toute façon, je trouve que c'est intéressant de constater qu'aujourd'hui l'âge est devenu un stigma. Ce n'est pas un problème politique mais regarde ce qui se passe chez les politiques, le cas de McCain ou, jadis, le cas de Churchill et de Roosevelt.

Dans une société dans laquelle il est interdit de dire d'une femme qu'elle est une femme, on est dans cette asymétrie constante, comme je disais au début. On ne voit pas ce qui est interdit à un niveau et permis à l'autre.

Jesuino : Mais d'un autre côté, et je parle en mon nom également, c'est un peu agaçant quand les gens semblent nous féliciter du fait qu'on soit toujours là, que l'on ait survécu.

Moscovici : Tu as raison, c'est comme si je disais à une femme : « vous êtes belle, vous n'avez pas de rides ». Je trouve que ce genre de symptômes montrent bien que nous voulons tout : une société morale mais, en même temps, nous faisons exactement le contraire.

Jesuino : Pour revenir à Bateson, on est toujours dans une situation de double-bind.

Moscovici : Ah oui!

Jesuino : Et parfois ce sont des double-bind que nous créons pour nous-mêmes.

Moscovici : Bien entendu. Qui d'autre aurait pu les créer ?

JORGE CORREIA JESUINO

Thèse en Sociologie à l'Université Technique de Lisbonne. Professeur Emérite à l'Institut Supérieur des Sciences du Travail et de l'Entreprise – Institut Universitaire de Lisbonne (ISCTE – IUL), à Lisbonne, Portugal. Honoris Causa par l'Université Fédérale de Paraíba (UFPB), Brésil. Activités d'enseignement et de recherche en Comportement Organisationnel et Représentations Sociales. A publié plusieurs textes sur le leadership, les processus de groupe, les représentations sociales, et l'épistémologie.

Contact: jorge.correia.jesuino@gmail.com